

Lettre à Christiane Frenette

Valérie Forgues

Number 157, Spring 2018

Tous les serpents connaissent le goût des fruits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88045ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Forgues, V. (2018). Lettre à Christiane Frenette. *Moebius*, (157), 121–127.

LETTRE À CHRISTIANE FRENETTE

Valérie Forgues

*comme si au milieu de la page le corps se
décentrait laissant aux mots l'espace ouvert
la suite se fera sans bruit la mémoire résistera
jusqu'à la fin nous serons ensemble la ville te
brûle j'ai la passion des forêts je te dis de
vivre*

CHRISTIANE FRENETTE
Cérémonie mémoire

Au début de mes études universitaires en création littéraire, deux professeurs, en atelier de poésie, en écriture de fiction, m'ont dit: «Lis Christiane Frenette.» Pas un ordre, mais tout comme. D'*Indigo nuit* à *Territoires occupés*, j'ai tout lu. Consacré une partie de mon mémoire de maîtrise à *Après la nuit rouge*. J'ai aimé chaque livre. Tenté d'apprendre, en vous lisant, la construction d'un poème, d'un roman; comment raconter le noir, la souffrance, le désir aussi. J'ai voulu vous écrire par affection, comme on le ferait pour une précieuse amie dont on n'a pas reçu de nouvelles depuis longtemps. Une lettre au ton solennel,

pareille à celles qu'on trouve dans les livres des sœurs Brontë, de Mary Shelley ou de Jane Austen. Elle aurait commencé par : *Ma toute chère, il y a bien longtemps que je vous ai lue. Que devenez-vous, loin de la sphère littéraire? Loin des salles de classes, loin de vos lecteurs?*

J'écris « loin de la sphère littéraire » et je réalise que je ne sais pas de quoi je parle. Peut-être écrivez-vous tous les jours à l'aube, des poèmes, des carnets qui parlent de notre époque, de la nature que vous aimez tant, des enfants, des gens qui ont mal, de cette vie dont vous avez si bien dessiné les contours, les zones assiégées comme les plus claires. Que vous écrivez sur l'âge et le temps qui passe. Que les textes s'empilent, se peaufinent, que les mots déferlent en vous, pour vous uniquement, sans que vous sentiez le besoin de les faire lire aux autres. Peut-être pas non plus. Peut-être que ce silence vous est lourd et difficile. Que malgré tout, il n'y a rien à faire qu'attendre que la machine se remette en marche. J'ai besoin de croire qu'elle se remet toujours en marche. Enfin, peut-être qu'écrire ne vous manque pas du tout, que la vie sans les mots vous est douce, plus calme, et que c'est parfait ainsi. De mon côté, j'ai l'impression que je ne pourrais m'y résigner.

Par périodes, je me replonge dans vos livres, me fais ma propre *cérémonie mémoire*. Au cœur de votre œuvre, tissé de poésies d'abord, puis de fictions, il y a le mouvement de grandes vagues ou des étincelles au milieu de la nuit. C'est quelque chose qui m'a tout de suite saisie, comme lectrice, qui m'a donné du jus pour avancer en tant qu'auteure; quelque chose qui émeut et bouleverse. J'y vois le changement subtil dans la forme de vos textes. La voix de la poète qui se meut presque imperceptiblement en une voix de romancière. La poésie n'a jamais été loin, ni la force, ni

la vulnérabilité, l'espoir et son contraire, l'amour aussi, et tout ça me rentre dedans, chaque fois.

*tu te réveilles un matin avec l'envie
de risquer ta vie entière
pour un seul poème*

Les fatigues du dimanche

Je me suis reconnue dans votre démarche au point de la faire mienne : mettre en lumière ce que vous avez si justement nommé « le difficile combat de la vie contre le désespoir ». Souvent confrontée, écartée entre la nécessité de l'écriture et celle du silence, j'ai appris dans vos livres que les deux étaient possibles. Que l'on peut faire de la fiction, de la poésie avec la rage, avec le feu et la douleur, avec la noirceur, mais aussi avec les temps d'arrêt.

Vous avez écrit le monde sans compromis. La violence intérieure, l'amour tout croche, l'amour tout court, l'envie de mourir et le courage de vivre se croisent d'un livre à l'autre. Dans le dernier, vous écriviez « Ma mémoire renonce aux larmes. L'écran s'éteint. Et l'océan d'un coup se retire. Je raconterai dans mes livres ce que je vois chaque soir à 22 heures. » Vous faisiez référence aux horreurs qui défilaient au téléjournal de fin de soirée. C'était en 2007. Après neuf livres à la voix singulière, entre votre carrière en enseignement, les prix littéraires, les rencontres, les entrevues, tout d'un coup, silence radio, à de brèves exceptions près.

Est-ce que tout est devenu si sombre sur l'écran que vous en avez perdu la voix, le souffle ? Avez-vous choisi de vous taire ou le silence s'est-il simplement imposé ? Quoi qu'il en soit, ce silence me touche de manière particulière.

L'hiver dernier est paru un roman sur lequel je travaillais depuis longtemps. En tenant le livre dans mes mains, j'ai eu le sentiment d'avoir bouclé quelque chose qui me permettrait de poursuivre ma démarche plus en profondeur, de faire un pas en avant. Puis, une forme de vide s'est installé ; un creux dans le ventre, littéralement. Dans le cœur, dans la tête aussi. Le livre hors de moi, j'étais libre de tout. De prendre du temps pour laisser décanter cette histoire, lire, lire, lire des romans et des poèmes tant que je le voulais, de nourrir la bête à nouveau, de laisser émerger en moi un nouveau livre. Le désir d'un nouveau livre. Mais le silence s'est pointé, comme du givre sur l'herbe au début, puis bientôt comme une épaisse croûte de glace. Ce n'était pas lié à l'état du monde, mais à un état intérieur. Ce que j'ai à écrire est toujours là, la soif persiste, mais tout est gelé. Et ça m'effraie, Christiane. Ça me pétrifie, dans la mesure où je me perçois d'abord comme quelqu'un qui écrit. Je me construis à travers l'écriture, fabrique ma vision du monde avec elle. J'ai confiance en sa force.

Est-ce qu'on se réveille un matin pour réaliser qu'on n'a pas écrit depuis deux ans, cinq ans et que ça ne nous manque pas ? Vous avez déjà dit que publier était un strip-tease. Peut-être en avez-vous eu assez de vous mettre à nu, avez-vous eu envie de vous protéger ? Vous avez cherché la chaleur, la douceur, la beauté dans le silence ?

J'ose imaginer que vous écrivez toujours, mais je n'en sais rien. Ce que je connais du silence littéraire, c'est que chaque fois qu'il se présente à moi, il m'effraie et me cloue sur place, si bien qu'au lieu de le laisser être, je prends mon ordinateur ou un carnet et j'en noircis les lignes. Pour le geste, pour ne pas être silencieuse, pour me faire croire que j'écris, même si, de façon paradoxale, je crois qu'écrire,

c'est beaucoup observer, écouter ce qui tourne autour de nous, ce qui se joue, se roule et se déroule sous nos yeux. De quoi est faite la littérature, sinon d'un regard aigu? Et si c'est le silence qui se donne à voir, pourquoi souvent me fait-il si peur? Ne plus savoir quoi écrire, à qui l'écrire. Ne plus avoir de projet, ne plus avoir de lecteurs. La foutue page blanche ou, pire, la page pleine d'insignifiance.

Où êtes-vous, Christiane, et qu'écrivez-vous, doucement, dans votre tête, quand vous jardinez, quand vous cuisinez, quand vous marchez ou lisez? Est-ce que le doute et l'ennui se sont saisis de vous? Et si vous vous étiez dit, au fil des jours sans écriture: à quoi bon? Pour qui, pourquoi? Pourquoi ne pas faire pousser des carottes ou des tomates à la place. En même temps, comment renoncer à l'ébranlement que l'écriture est capable de provoquer, à la tension, à la mise en danger, au beau risque qu'elle peut être?

*debout attendre une heure encore que s'ouvrent enfin les
portes bleues du silence*

Indigo nuit

Parfois, j'envie et j'appelle moi aussi ce silence. Comme si, de toute façon, je n'avais jamais vraiment su écrire. Je meurs pour un espace vaste dans la tête où tout réinventer, lentement. J'invoque la terre ferme pour me connecter au réel par une langue sauvage, une langue vraie qui se fout des âges, des modes, des conventions. Je rêve de cette île où renaître, où ne subsiste que le mot, qu'une page où plonger, où s'écrire. Je jalouse ce calme que je voudrais à la place du cerveau pressé, coincé, vidé, brisé. Parfois, j'aimerais accueillir mon propre mutisme, plutôt

que de le craindre. J'aimerais baisser les yeux et regarder par terre, plutôt que tout autour, plutôt que tout partout, revenir aux livres qui m'ont portée. Comprenez-moi bien. J'aime et respecte profondément l'écriture. Pourtant, je me demande parfois si tout ça est nécessaire, si ce n'est pas une affaire de nombril, de visage dans la lumière, de théâtre. Écrire est un geste intime et privé, qui doit, il me semble, surgir d'une nécessité.

ton silence dans les veines à chercher les issues

Indigo nuit

J'ai eu envie de m'adresser à celle qui a cherché à tracer une ligne mince entre espoir et désespoir. C'est ce qui est écrit sous votre photo dans *La terre ferme*. Une notice biographique toute courte, mais qui dit énormément. Parce qu'entre espoir et désespoir, il y a tout, des vagues et de l'écume, de la boue, du vent qui fait flotter les cœurs et les corps. Entre ces deux mots, il y a des vies entières, à creuser. Des vies à vivre et à écrire.

J'ai voulu vous écrire comme à une chère amie, mais la vérité, c'est que nous ne nous connaissons pas. Nous nous sommes croisées à deux reprises, sans vraiment nouer contact. Vous écrire, comme un geste de reconnaissance, parce que vos livres m'ont ouvert la voie, la voix et les yeux. En poésie et en fiction, j'ai trouvé dans vos textes quelque chose auquel j'ai eu envie de faire écho.

J'ai hésité, pourtant. Je ne voudrais pas brusquer la femme ni m'imposer dans l'espace où se tient l'écrivaine depuis la parution de *Territoires occupés*, en 2007. J'ai imaginé ma lettre, je l'ai voulue comme une connivence, une déclaration d'admiration, un signe de respect.

*les mots retournent dans l'écrin se cassent de partout
la prochaine fois je me ferai belle mes talons hauts mes
poèmes autour du cou
tu pourras revenir j'aurai le geste tranquille de celle qui
attendait*

Cérémonie mémoire

À l'heure de vous écrire, je regarde un moment par la fenêtre, laisse mon esprit flotter, longtemps, vaguement. Pas le goût de discipline, de concentration. Je flâne, comme s'il n'y avait pas d'heure, pas d'horaire. Mes yeux se sauvent dans le ciel, se perdent dans le soleil, partent à la dérive. Je pense à vous souvent. Je pense à ce silence littéraire dans lequel vous vous êtes installée. Je vous imagine partie par la fenêtre, sans cadre, sans contrainte ni restriction. Une femme entièrement libre. Pourtant, votre voix me manque. Dans l'espoir d'un nouveau roman, de nouveaux poèmes, je garde vos livres près de moi, je vous relis.